



Albert Dupontel dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



L'infobésité, l'obésité de l'information !

ALBERT DUPONTEL : Bonjour. C'est possible d'aller à la RTBF svp.

JÉRÔME COLIN : C'est très possible la RTBF.

ALBERT DUPONTEL : Très bien.

JÉRÔME COLIN : Je connais.

ALBERT DUPONTEL : Vous n'êtes pas le seul à priori.

JÉRÔME COLIN : Ça tombe bien pour quelqu'un comme vous qui adore la télévision... Ça doit vous réjouir.

ALBERT DUPONTEL : C'est intéressant.

JÉRÔME COLIN : Comment ?

ALBERT DUPONTEL : C'est intéressant la télévision. Pas toujours mais des fois c'est intéressant.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Ça vous intéresse ?

ALBERT DUPONTEL : Heu la télé des fois ils sont intéressants oui. Pas forcément ce qu'ils veulent raconter mais des fois c'est intéressant.

JÉRÔME COLIN : Dans votre dernier film vous les démontez bien les médias et la télévision, l'information à la télévision. C'est hilarant d'ailleurs.

ALBERT DUPONTEL : La télé n'a pas besoin de moi pour être ridicule. Je ne fais que de me servir d'un petit constat de choses qui existent, en l'occurrence la surcharge d'images dans un cadre. Y'a des chaînes aujourd'hui vous avez les cours de la bourse, la météo, les résultats du tiercé, les tweets des téléspectateurs, plus l'information, plus les bandes sous-titres, enfin bref...

JÉRÔME COLIN : Le doublage.

ALBERT DUPONTEL : Il faut être un surdoué visuel pour gober tout. Il faut toujours qu'il se passe quelque chose à la télévision sinon c'est la culture de l'ennui donc il faut absolument distraire le public, le public étant un peu tout le monde, c'est-à-dire un peu n'importe quoi, ça va des enfants de 5 ans aux vieilles personnes d'où une certaine obésité de l'information. L'infobésité ça s'appelle.

JÉRÔME COLIN : La culture de l'ennui, c'est ça que vous dites ?

ALBERT DUPONTEL : Oui je trouve que beaucoup de gens regardent la télévision quand ils s'ennuient, c'est mon cas d'ailleurs, j'essaie de m'ennuyer pas trop mais des fois ça arrive. Un petit temps de latence. Et d'ailleurs souvent on s'en veut de regarder des émissions débiles. C'est peut-être plus pour ça qu'on n'aime pas les émissions débiles, c'est parce que je pense qu'on ne s'aime pas dans ce moment-là. Vous voyez quand les gens souvent vitupèrent une émission débile c'est parce qu'ils s'en veulent d'avoir perdu du temps de leur vie à regarder ça, inconsciemment.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes le genre de mec qui s'ennuie vous ? Vous vous laissez le temps de ça ?

ALBERT DUPONTEL : Ça peut arriver. Par exemple là, je ne dis pas que je m'embête, pas encore...

JÉRÔME COLIN : Vous descendez si jamais.

ALBERT DUPONTEL : Non, entre les interviews à l'hôtel et tout, la télé était allumée, j'ai regardé. Quand vous n'avez pas la télé, la télé elle vous a quoi. Voilà. Et ça peut être anxiogène un peu quand même les informations.

JÉRÔME COLIN : Un peu.

ALBERT DUPONTEL : Largement même.

JÉRÔME COLIN : C'est même l'objectif principal quand on entend les jingles des journaux télévisés, on se dit que c'est quand même fait pour ça.

ALBERT DUPONTEL : Oui exactement, ce n'est pas une bête joyeuse, c'est un truc très dramatique.

Les Belges sont remarquablement intelligents mais je pense que c'est dû à la survie de la météo !

ALBERT DUPONTEL : C'est votre 2^{ème} jour de beau temps en Belgique, dans l'année !

JÉRÔME COLIN : Heu...

ALBERT DUPONTEL : 3^{ème} peut-être.

JÉRÔME COLIN : Non 2^{ème}.

ALBERT DUPONTEL : C'est pour ça j'ai vu des mecs mettre des plaques de bronze aujourd'hui.

JÉRÔME COLIN : On est quand même octobre-novembre, on a encore

ALBERT DUPONTEL : Octobre 2013 on a eu du beau temps.

JÉRÔME COLIN : On pourrait battre des records cette année. En même temps vous habitez quoi ? A 100 kms de Paris, vous.

ALBERT DUPONTEL : Un peu plus dans le Sud oui.

JÉRÔME COLIN : Vous habitez où ?

ALBERT DUPONTEL : Aux alentours de Paris mais dans le Sud.

JÉRÔME COLIN : D'accord. Donc vous avez la même météo qu'ici.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

ALBERT DUPONTEL : Aucun pays n'a la même météo qu'en Belgique, c'est impossible. C'est une météo très particulière. Chaque fois qu'on rencontre un Belge à l'étranger c'est un Belge qui s'enfuit, ce n'est pas un Belge qui voyage. Je ne suis pas dupe.

JÉRÔME COLIN : C'est faux.

ALBERT DUPONTEL : Je me suis toujours demandé pourquoi les Belges étaient attachés à ce point-là à leur pays, c'est très étonnant.

JÉRÔME COLIN : Je pense que vous aimez assez les Belges pour savoir pourquoi.

ALBERT DUPONTEL : Oui ! Ils sont remarquablement intelligents mais je pense que c'est souvent dû à la survie justement due à la météo. Il faut être extrêmement malin pour accepter de ne voir le soleil que 2, 3 fois par an. Certains Belges sont assez brillants.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai.

Une de mes joies ça a été de pouvoir m'enfuir de la Bretagne quand j'ai eu assez amassé de sous !

JÉRÔME COLIN : Vous êtes Breton.

ALBERT DUPONTEL : Oui.

JÉRÔME COLIN : Un Breton c'est con ça sert à rien.

ALBERT DUPONTEL : Exactement.

JÉRÔME COLIN : C'est ça ?

ALBERT DUPONTEL : Je ne sais plus qui a dit ça mais des fois c'est...

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas vous mais....

ALBERT DUPONTEL : Non mais c'est pareil, j'ai toujours été méfiant avec la Bretagne parce qu'il y fait rarement beau hein, ça a largement le mérite... ça presque une province qui pourrait être belge. Une de mes joies ça a été de pouvoir m'enfuir de la Bretagne quand j'ai eu assez amassé de sous et de connaissances. J'y vais avec attendrissement mais je ne m'attarde pas voyez-vous.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

ALBERT DUPONTEL : Oui. Non...

JÉRÔME COLIN : Vous avez vécu jusqu'à quel âge en Bretagne ?

ALBERT DUPONTEL : J'ai fait des allers-retours entre la banlieue parisienne et puis pratiquement mes 20 ans mais je me rappelle de certaines vacances un peu obligées, familiales, en Bretagne, à la Toussaint par exemple, c'est un pays en 3D. Le sol est gris, les murs sont gris, les tuiles sont grises et le ciel est gris. Donc quelle que soit la position dans laquelle on est toujours dans la grisaille.

JÉRÔME COLIN : Et partir de là c'était une fuite. Ce n'était pas aller vers quelque part où...

ALBERT DUPONTEL : C'est rigolo mais c'est vrai que j'apprécie beaucoup le soleil en fait et on peut le trouver en France, on peut ne pas l'avoir, on peut le trouver. Alors je reviens en Bretagne quand je suis sûr de pouvoir repartir. C'est un peu comme la Belgique, là je sais que dans 2 heures je vais partir, je suis beaucoup plus détendu. Mais les gens souvent sont beaucoup plus chaleureux dans les pays du Nord que les pays du Sud, c'est marrant hein parce que justement...

JÉRÔME COLIN : C'est vrai.

ALBERT DUPONTEL : Oui. Ils communiquent plus. Ils s'interrogent. Combien de temps ça va durer, est-ce que t'as une idée pour s'enfuir... Chez moi j'ai 2 m d'eau et toi ? 2m50. Ah, t'as pas de chance et ils parlent... Mais sérieux, les endroits où on est bien accueilli, avec des films ou des spectacles, c'est toujours les pays du Nord. La Belgique, Nord de la France, ils sont très chaleureux.

JÉRÔME COLIN : C'est très étonnant parce que ça a l'air vrai parce qu'effectivement tous les artistes le disent donc...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

ALBERT DUPONTEL : Ça c'est vrai. C'est vrai oui. Quand vous allez dans le Sud de la France, les mecs des fois c'est des sortes d'hospices de spectateurs, qui communiquent très peu, qui réagissent peu, c'est assez déstabilisant. Alors est ce que ça un rapport avec le climat, peut-être.

JÉRÔME COLIN : Nous sommes un peuple qui s'émerveille.

JÉRÔME COLIN : Donc vous étiez content de quitter la Bretagne ? Pour Paris j'imagine, parce que c'était pour travailler.

ALBERT DUPONTEL : C'est une boutade hein. Ma famille si je veux la revoir il faut quand même je modère mes propos. Non c'est un pays qui est très beau, très chouette, mais le climat... je ne pense pas que l'individu soit fait pour vivre sous 2 ou 3 tee-shirts avec des pulls etc...

JÉRÔME COLIN : Vous savez qu'il y a plein de Belges qui vont en vacances en Bretagne.

ALBERT DUPONTEL : Absolument, oui. Pour eux c'est la Côte d'Azur. Les bords de mer en Belgique sont à 12, 13°, en Bretagne ça passe à 14, 15. J'ai appris à nager en Bretagne. On apprend vite avec des températures à ce degré-là. Vous pensez bien qu'au bout de 5' on sait nager. On n'a pas envie de s'éterniser à la piscine.

J'ai trainé 5 années de médecine mais le fait de voir tous ces gens dans la souffrance et tout ça déteignait beaucoup sur mon mental !



JÉRÔME COLIN : Vous avez fait des études ?

ALBERT DUPONTEL : Ben oui j'ai fait des études. Ce n'est pas les études qui m'ont fait mais en tout cas j'ai fait des études.

JÉRÔME COLIN : De ?

ALBERT DUPONTEL : Médecine. Moi j'ai trainé... 5 années de médecine.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Ah oui.

ALBERT DUPONTEL : Les malades étaient très contents quand je suis parti faire le guignol. Mais oui j'ai tenté une vraie insertion sociale, n'ayons pas peur des mots. Mon père était médecin alors peut-être que c'était un conditionnement culturel, je ne sais pas, c'est des études très intéressantes, indiscutablement, mais après la vie à l'hôpital c'est déjà autre chose et puis le fait de voir tous ces gens souvent dans la souffrance et tout ça déteignait beaucoup sur mon mental en fait. Tu vois donc à 20 et quelques années je me suis enfui courageusement des études pour aller faire le guignol. Je trouve le monde virtuel dans lequel je vis, le cinéma etc... beaucoup plus intéressant que la réalité.

JÉRÔME COLIN : Oh ! C'est vrai ?

ALBERT DUPONTEL : Oui, oui.

JÉRÔME COLIN : Plus intéressant vous dites, ou plus simple à supporter ?

ALBERT DUPONTEL : Oui plus intéressant, plus riche, plus varié. La réalité elle est toujours un peu prévisible, elle est un peu grise, un peu terne, dans un monde virtuel on invente, on crée, et du coup on a le sentiment de plus maîtriser un peu sa vie. J'ai plus appris des choses sur l'existence en étant dans les salles de cinéma que dans l'existence en tant que telle. Il est rare que l'existence vous donne toutes les possibilités qu'un film peut vous offrir. Je parle en terme de narration, en terme de personnage...

JÉRÔME COLIN : Vous avez plus appris dans les salles de cinéma qu'à travailler aux urgences par exemple ?

ALBERT DUPONTEL : Non c'est 2 vies. Aux urgences on apprend qu'il faut se dépêcher justement, que ça ne va pas durer, qu'on est mortel, c'est bien d'en prendre conscience concrètement...

JÉRÔME COLIN : C'est là que vous en avez pris conscience ?

ALBERT DUPONTEL : Oui, même si on le sait ça reste quelque chose de virtuel. Les premières urgences, quand on voit... la première fois c'était une vieille dame que les types avaient dû trépaner avec carrément une chignole pour faire les trous, t'as 20 ans, ça te laisse forcément des séquelles. Enfin moins qu'à la vieille dame en l'occurrence, mais ça laisse des traces. Tu vois, il y a un sentiment en tout cas chez moi qui s'est développé, je n'arrivais pas à me défendre par rapport à ça, je me sentais forcément partie prenante de ce processus. Tu vois. Et donc voilà tout d'un coup... c'est la vraie explication en fait, quand je me remémore ces années-là, il y avait des cinémas qui ouvraient à Paris à 10 h et au lieu d'aller à l'hôpital le matin retrouver souvent des comateux, des gens qui étaient dans un état qui me faisait fuir, j'allais au cinéma et je ressortais à 6 h du soir. J'avais tout vu. De Rohmer à Schwarzenegger, le mercredi soir j'avais vu tous les films de la semaine pratiquement. Et j'adorais cet univers-là. Dans le noir, je fuyais. C'est un truc de fuite hein. C'est un truc de fuite mais c'est une fuite qui peut être positive, qui peut être créative, parce que tout d'un coup de cette fuite on passe sur une scène, on exprime tout ça et puis on en fait éventuellement des films ou des spectacles par la suite. Mais pour moi en tout cas j'ai toujours le sentiment de foutre le camp.

JÉRÔME COLIN : Mais comment ça, parce que foutre le camp c'est une chose, mais étudier 5 années et puis foutre le camp un peu avant l'acquis finalement, c'est quand même terrible.

ALBERT DUPONTEL : Il y avait encore du boulot. Non ce n'est pas terrible, au contraire c'est une prise de conscience, j'ai bien réfléchi pendant ces années-là. C'est un moment où tout d'un coup on prend conscience de qui on est, de ce qu'on peut faire, de ce qu'on attend, de ce qu'on espère comme émotion. Et je peux vous dire que je n'ai pas été déçu, ça remonte à plus de 20 ans, je referais cette erreur sociale du jour au lendemain sans aucun problème. On a l'intuition qu'on n'est pas à sa place. On a l'intuition que dans cette raison, cette maturité exigée pour faire ce rôle on n'est pas à sa place et donc on fout le camp comme un gamin irresponsable que j'étais, que je suis peut-être encore.

JÉRÔME COLIN : Mais avec une raison juste.

ALBERT DUPONTEL : L'envie de s'exprimer, l'envie d'exister. L'envie de connaître des trucs. J'aurais pu les connaître en médecine aussi mais je me trouvais plus de compétence pour faire le guignol que pour faire le médecin. Je crois que je n'ai pas tort.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Là vous allez au cinéma mais est-ce que vous écrivez déjà ? Est-ce que vous jouez déjà ? Est-ce que vous faites des choses ou c'est juste vous êtes fils de médecin, vous allez en médecine et il y a une vague envie parce que vous êtes fan de cinoche ?

ALBERT DUPONTEL : Y'a une vague envie parce que je suis fan de cinoche et puis mon père est toubib, et puis les seuls notes potables que j'avais c'était les sciences-nat, des choses comme ça, on ne choisit pas, on fait un peu les études qui sont à notre portée. Y'en a qui sont très doués, qui font ce qu'ils veulent. Mais en l'occurrence les sciences-nat, j'aimais bien ça, je trouvais ça curieux, mais...

JÉRÔME COLIN : Donc vous partez sans savoir si vous êtes capable.

ALBERT DUPONTEL : Aux urgences je n'étais pas totalement ridicule...je suturais des gens...

JÉRÔME COLIN : Non je parle vous partez de vos études sans savoir si vous êtes capable.

ALBERT DUPONTEL : Ah ben on ne part pas... C'est une fuite, on ne s'organise pas, on ne pense même pas qu'on fera carrière, je n'aime pas ce mot-là, mais on ne pense même pas qu'on va en vivre, 25 après je ne pense pas que je serais devant des caméras, que je ferais des films... On ne pense pas à ça. On ne pense qu'à foutre le camp. Voilà. Dès que je suis monté sur une scène, le simple fait d'être sur scène avec des baskets trouées, un jean tout aussi troué, raconter des bêtises et voir des gens rigoler, tout d'un coup, vos défauts qu'on vous rabâche depuis l'enfance deviennent des qualités. Vous comprenez ?

JÉRÔME COLIN : C'était lesquels ?

ALBERT DUPONTEL : Ben faire le guignol, parler trop, épater la galerie, moi j'ai souvent entendu ça. T'es un cabot. Quand j'ai appris à nager j'entendais toujours « t'es un cabot ». Je ne comprenais pas. Un cabot c'est un chien quand même. J'avais beau me regarder attentivement dans le miroir il y avait quand même des différences notables, ma truffe était sèche, j'avais beaucoup moins de poils, j'aboyais très peu, donc... et puis j'entendais cette phrase-là et tout d'un coup ça devient des qualités, on vous encourage à ça, on vous encourage même à travailler à ce qui était vos défauts, on vous encourage à les travailler.

JÉRÔME COLIN : Donc c'est à la Faculté de Médecine que vous trouvez votre voie finalement ? Vous dites c'est pas ça, mais c'est ça précisément ?

ALBERT DUPONTEL : Non, c'est en foutant le camp de façon très anarchiste, y'a un jour j'arrive sur un... je coursais une jeune demoiselle dont l'aspect mammaire me fascinait...

JÉRÔME COLIN : Ah !

ALBERT DUPONTEL : Voilà, comme quoi c'était très normal, plutôt sain quand on est jeune, et je suis arrivé dans un cours de théâtre et j'ai trouvé ça extraordinaire. Je suis resté 2 jours d'ailleurs sans parler, à ne rien dire, à regarder les gamins faire les scènes, enfin les gamins dont j'étais, à un moment donné j'ai dû faire une petite scène. C'était je crois un truc de Marivaux. Et puis j'étais très heureux, tout d'un coup c'est une révélation, c'est comme de quitter sa femme et ses enfants pour suivre une maîtresse, improbable, on ne sait pas ce que ça va devenir mais on est content de le faire, on a besoin de le faire. Voilà on a besoin de... Et puis voilà, ça a duré 1 mois, 2 mois, puis je vais reprendre mes études puis quelques années après j'étais encore en train de faire le guignol avec un peu plus de métier peut-être mais c'était pareil. Je suis resté inscrit en Fac pratiquement jusqu'à l'Olympia, j'ai fait des Olympia et tout, j'étais encore inscrit en Fac de médecine.

JÉRÔME COLIN : Inscrit à la Fac de médecine ?

ALBERT DUPONTEL : Oui.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

ALBERT DUPONTEL : Je ne sais pas...

JÉRÔME COLIN : Pour être sûr d'y revenir si jamais.

ALBERT DUPONTEL : Non mais mon destin me paraissait être celui de médecin et pas celui de guignol. C'était drôle. Ce n'est pas du calcul. J'ai toujours su que je m'en sortirais. Je n'étais pas... même s'il y a eu des moments difficiles au début justement, mais c'était juste que mon destin... j'avais le sentiment de tordre mon destin. Et j'ai eu le



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

sentiment que quelqu'un allait arriver pour dire bon, t'arrêtes tes conneries, maintenant tu reprends ce pourquoi t'étais programmé. Cette personne n'est jamais venue. C'aurait pu être mon père.

JÉRÔME COLIN : C'est ce que j'allais vous dire, souvent c'est le père qui fait ça non ?

ALBERT DUPONTEL : Non j'ai changé de nom justement pour éviter qu'il le sache et la première fois qu'il m'a vu à la télévision il a dit à ma mère « c'est ça qu'il fait ce con ! ». Donc on ne peut pas dire que c'est une forme d'hommage, il n'était pas...

JÉRÔME COLIN : Il flippait que vous ayez arrêté médecine alors qu'il avait j'imagine payé...

ALBERT DUPONTEL : Il était super déçu, je l'ai trahi mon père, indiscutablement.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

ALBERT DUPONTEL : Ben oui, bien sûr, on trahit tous nos parents, pour être soi il faut trahir un peu ses parents. Je pense que vous vouliez faire autre chose que chauffeur de taxi bavard.

JÉRÔME COLIN : Pas bavard.

ALBERT DUPONTEL : Vous voyez ce que je veux dire, donc on trahit, et là c'était une trahison qui était un peu spectaculaire et gênante.

JÉRÔME COLIN : C'est sympa d'entendre ça, il faut trahir... Parce qu'on est uniquement dans il faut respecter les adultes...



ALBERT DUPONTEL : Il faut faire les deux. Il faut aimer ses parents mais les aimer ça ne veut pas dire faire forcément ce qu'ils vous demandent de faire. Vous voyez.

JÉRÔME COLIN : Vous l'avez fait sans culpabilité ?

ALBERT DUPONTEL : Ah non, non. Extrêmement coupable et encore aujourd'hui. Quand je fais l'acteur d'ailleurs, beaucoup plus que quand je réalise des films. Quand je réalise des films je remplis bien les fonctions, qui



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

correspondent bien à son éducation. Il faut travailler beaucoup, il faut apprendre beaucoup, il faut réfléchir... Quand je fais l'acteur des fois je me sens un peu escroc.

JÉRÔME COLIN : Mais non.

On ne dépasse jamais son père !

ALBERT DUPONTEL : Si, si. Des fois je me sens escroc, je trouve ça trop facile, injustifié, pas légitime etc... Mais c'est vrai, que suis sûr que, il est mort sans que je ne lui ai jamais posé la question fatidique de savoir : est-ce que t'es quand même content ?

JÉRÔME COLIN : Est-ce que tu étais fier de moi ?

ALBERT DUPONTEL : Une phrase con mais...

JÉRÔME COLIN : Vous ne l'avez pas fait ?

ALBERT DUPONTEL : Non. Je n'ai pas osé, j'ai trop eu peur. Il était très franc alors y'a des gens quand ils sont très francs il vaut mieux ne pas leur poser de questions. Donc voilà. Voilà, qu'est-ce que tu veux... c'est des parcours bizarres.

JÉRÔME COLIN : Moi je l'ai posée.

ALBERT DUPONTEL : Ah oui ?

JÉRÔME COLIN : J'en avais besoin.

ALBERT DUPONTEL : Ils ont répondu ?

JÉRÔME COLIN : Il a répondu, oui.

ALBERT DUPONTEL : Il était content de vous. Oui.

JÉRÔME COLIN : Après... mais au moins je l'ai entendu.

ALBERT DUPONTEL : Il était aveugle et sourd.

JÉRÔME COLIN : Il était... oui et cul de jatte.

ALBERT DUPONTEL : Et cul de jatte. Il n'a pas vu les caméras et le taxi.

JÉRÔME COLIN : Non.

ALBERT DUPONTEL : Non mais ça c'est bien en même temps mais bon...

JÉRÔME COLIN : C'était une question de fils à père. Ce n'est pas une question de...

ALBERT DUPONTEL : Non mais c'est un mec que j'estime énormément. C'était mon modèle. Même encore aujourd'hui j'y pense tous les jours à mon père. C'est très important. Tout ce qu'il était je ne l'étais pas. C'était un mec qui était sage, qui était mature, qui était responsable, qui était altruiste, et tout ça c'est des qualités que je n'avais pas. Que je n'ai toujours pas d'ailleurs. J'ai une très haute estime de ce personnage. On ne dépasse jamais son père. Je crois qu'on peut le tuer, justement, ce qu'à priori tu as fait et moi aussi, mais je ne pense pas qu'on le dépasse, on ne dépasse jamais son père, on est trop différent en fait. On veut plaire à sa mère...

JÉRÔME COLIN : Oh oui.

ALBERT DUPONTEL : Hein on veut plaire à sa mère, instinctivement, mais le père il a de la valeur... la statue du commandeur, on ne peut pas le dépasser.

JÉRÔME COLIN : C'est dur.

ALBERT DUPONTEL : A moins qu'il ne soit pocheton ou pédophile, mais là c'est un père qui fait des efforts pour être détesté, ce n'était pas le cas du mien et du tien, j'espère, donc voilà quoi.

JÉRÔME COLIN : Et ne pas se mesurer à l'amour de ses parents non plus. C'est très dangereux. On le fantasme, on se dit je ne vais pas y arriver.

ALBERT DUPONTEL : C'est vrai, c'est compliqué d'aimer et d'être aimé. D'être aimé c'est peut-être plus compliqué que d'aimer. Parce qu'être aimé on est... Aimer on est volontariste, on fait les choses. Etre aimé des fois ça te vient par des gens un peu impromptus, inattendus, d'une façon qui te gêne, c'est embarrassant. C'est comme savoir



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

donner un cadeau, c'est une chose mais savoir le recevoir c'est compliqué. C'est plus facile de donner que de recevoir.

La troupe et la collectivité, ça n'a jamais été mon truc !

JÉRÔME COLIN : Et malgré cette culpabilité quand même, vous vous dites merde, je préfère être coupable que malheureux. Je joue.

ALBERT DUPONTEL : On n'y peut rien. On est surtout très heureux de faire ça. Comme quand tu fumes des pétards quand c'est interdit. Ou courir les filles quand on dit qu'il ne faut pas. On est vachement content de faire ça. C'est très plaisant. J'avais le sentiment d'être vivant. C'était une putain d'émotion que je ressentais.

JÉRÔME COLIN : Et vous êtes tenté alors de quitter à faire du théâtre et de trahir vos parents, vous êtes tenté de faire du classique et qu'au moins il y ait quelque chose de noble dans tout ça ?

ALBERT DUPONTEL : J'étais tenté mais c'est le classique qui n'était pas tenté par moi.

JÉRÔME COLIN : D'accord.

ALBERT DUPONTEL : J'ai commencé avec un monsieur qui ne vous dit peut-être rien, c'était Antoine Vitez, un grand metteur de théâtre français, qui avait une école de théâtre, à Chaillot, j'ai passé 2 ans à suivre l'éducation stricte et extrêmement pointue intellectuellement parlant de Maître Vitez, et c'est pas quelque chose dont j'étais très sensible, j'étais un peu rébarbatif face à ce discours, par contre je suis passé brièvement chez Mnouchkine qui m'a extrêmement impressionné, Ariane Mnouchkine, peut-être la plus grande metteur en scène...

JÉRÔME COLIN : Le corps !

ALBERT DUPONTEL : La plus grande metteur en scène de théâtre que je connaisse, que j'ai jamais vu, je ne suis pas le seul à dire ça, et j'ai passé je crois 10 jours chez elle, ça m'a plus servi qu'en 2 ans chez Vitez.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

ALBERT DUPONTEL : Parce qu'elle parlait d'un théâtre que je connaissais, qu'intuitivement je sentais, effectivement le corps, l'improvisation, la gestuelle, le masque, le clown, elle parlait de Chaplin tout le temps pendant les sessions de cours. C'était extraordinaire. J'ai vécu un moment tout d'un coup... alors que je pensais vraiment... je commençais à douter de ma vocation tellement je trouvais ça rébarbatif, ennuyeux. Cette femme avec ses cheveux blonds, debout sur son siège pendant 8 h par jour à expliquer à des gens qu'elle ne connaissait pas du théâtre, à les faire travailler, c'était extraordinaire. Je quittais les impros, elle ne bosse qu'en impro, on quittait les impros en sueur, on retirait les masques précautionneusement, c'est les masques que le Théâtre du Soleil fait, ils le font eux-mêmes, les Punta, les Radjisan, c'est extraordinaire. Elle m'a proposé après de rentrer dans la troupe et en salle petit bourgeois je me suis dégonflé, parce qu'après c'est pas le tout d'avoir l'apprentissage, il faut quand même mettre le couvert et nettoyer les chiottes, c'est le principe de la troupe et la collectivité ça n'a jamais été mon truc, mais l'apprentissage, c'est un putain d'apprentissage quand même, elle m'a donné je crois en 10 jours plus que personne ne m'a donné dans ce métier, y compris pour faire des sketches après parce que rentré sur le plateau en ayant un été je m'en suis servi de façon un peu vulgaire, n'ayons pas peur des mots, mais c'est un apprentissage qui m'est venu vraiment en droite ligne de son éducation à elle.

JÉRÔME COLIN : Vulgaire ça veut dire quoi ?

ALBERT DUPONTEL : Vulgaire ben c'est-à-dire que tout d'un coup on devient un peu trivial, parodier des personnages de la vie courante c'est plus facile que de les inventer.

JÉRÔME COLIN : Vous parlez de Rambo ?

ALBERT DUPONTEL : Exactement. Le névropathe qui a vu un film et qui est très content il n'a pas été très dur à inventer puisque je l'ai vu au cinéma quand j'ai vu ce film, dans la salle ils étaient tous comme ça, donc en sortant j'avais un sketch.

JÉRÔME COLIN : Oui, c'est un peu facile ! Vous êtes un peu dur avec vous. Parce que vous n'aviez pas le sketch. Après fallait-il encore que ce soit hilarant.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

ALBERT DUPONTEL : Il faut les écouter parler, ça suffit. Y'a des choses que j'ai à peine inventées. Non mais de toute façon j'assume, ça me faisait marrer de faire ça. Je n'avais pas vu les conséquences forcément, tout de suite...

JÉRÔME COLIN : C'est quoi les conséquences ? Le fait que ça décolle !

ALBERT DUPONTEL : Oui mais tout d'un coup vous attirez les gens dont vous vous moquez, c'est assez curieux. Tu vois ? Y'avait des mecs au premier rang... ah !... Et tout d'un coup tu dis mais je suis sensé vous croquer, je suis sensé vous caricaturer, ça ne les dérange pas, c'est assez curieux et puis de toute façon vouloir faire du cinoche c'était quand même très, très présent déjà à l'esprit. Mais c'est la seule porte qui s'est ouverte, le spectacle, pour pouvoir faire, trouver 3 euros 6 sous...

Donc le personnage extravagant qu'est (Patrick) Sébastien m'a effectivement discrètement chaperonné !

JÉRÔME COLIN : C'est Patrick Sébastien qui vous met un peu le grappin dessus, c'est ça ?

ALBERT DUPONTEL : Oui, ils ont vu une K7 dans leur émission à l'époque, très populaire, je crois qui est toujours très populaire, et j'avais même pas déposé la K7, c'était vraiment un acte isolé de quelqu'un, je ne sais pas qui, et qui me propose un jour, il me dit est-ce que c'est bien toi qui fait des sketches et tout, donc je dis oui, au téléphone, et il me dit : tu ferais un sketch dans mon émission pour ton spectacle ? Je dis ben oui. C'est payé combien ? C'était la phrase qui m'a décidé, à l'époque je crevais de faim, 200, 300 euros le sketch, à l'époque je vivais 6 mois avec ça, donc je suis allé faire un sketch puis son meilleur copain, aujourd'hui décédé, dont je salue la mémoire, Olivier Guiot, a dit écoute, avec Patrick on a une société, on va la réactiver, on aimerait produire ton spectacle, voilà. Donc le personnage extravagant qu'est Sébastien débordant de générosité et de ce qu'il est en fait, m'a effectivement discrètement chaperonné via son copain. Voilà. Au bout de 18 mois j'ai salué, j'ai pris les sous et je me suis enfui comme un lâche encore une fois, 2^{ème} fugue, pour faire du cinéma.

JÉRÔME COLIN : C'est des fuites pour aller vers votre idéal. On n'est pas obligé de rester coincé dans un truc qui ne nous satisfait pas.

ALBERT DUPONTEL : La fuite c'est quand on ne sait pas où on va et c'est vrai qu'à chaque fois je ne savais pas vraiment où j'allais. Je voulais faire du cinéma mais c'était très flou quand même. Simplement au début je n'avais pas de sous donc je suis monté faire le guignol et quand j'ai eu des sous grâce à ce guignol, tous les sous du spectacle m'ont permis de faire mon premier film court-métrage qui s'appelle « Désiré », qu'on peut voir sur You Tube d'ailleurs...

JÉRÔME COLIN : Qui est très joyeux !

ALBERT DUPONTEL : Dans lequel il y a des vraies redondances avec « 9 mois » et enfant, monde futuriste, on montre un enfant sortir de son ventre etc...

JÉRÔME COLIN : L'inhumanité de l'hôpital.

ALBERT DUPONTEL : Oui, surtout déjà l'actuel, puis dans le futur c'est encore pire, enfin bref, et donc ça m'a permis ce spectacle d'auto financer complètement mon court-métrage, voilà. Je devenais un petit peu autonome. Ce qui a toujours été mon fantasme absolu. Autarcique.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

ALBERT DUPONTEL : Les grands autarciques dans ce métier sont légendaires. Les Orson Wells, les Tatïe, des gens comme ça, j'ai toujours été... Chaplin... J'ai toujours été fasciné par ces gens. Une vraie liberté d'action.

Le génie comique de Chaplin n'est pas au profit de choses bénignes et futiles, c'est au profit de choses extrêmement sérieuses !

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qu'il a de si génial Chaplin ? Pour vous hein !

ALBERT DUPONTEL : Pour moi il y a 2 niveaux chez Chaplin. Il raconte une histoire très triste, très dramatique, très juste sur le monde qui l'environne, et il le ressort avec beaucoup d'élégance. Qui était son génie comique. Mais son



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

génie comique n'est pas au profit de choses bénignes et futiles, c'est au profit de choses extrêmement sérieuses. Le point étant « Le dictateur », où il ose se moquer d'Hitler. Il a dit après que s'il avait su les atrocités il ne l'aurait pas fait, mais en tout cas la marionnette hideuse qu'était ce personnage, il a réussi à nous faire rire avec ça quand même. Donc c'est du pur génie. A la fois il est très conscient de ce qui est en train de se passer, un des rares, qui est en train de se passer, la tragédie qui est en train de se nouer, il va en parler mais pas de façon sérieuse, la meilleure façon de capter l'attention des gens, du grand public, c'est de les distraire. Il fait ça avec un génie qui n'a jamais été égalé. Alors ce n'est pas se comparer à Chaplin que de parler de Chaplin comme un référence mais en tout cas ça l'a toujours été pour moi, d'autant plus que je parlais de Mnouchkine, Mnouchkine parle toujours de Chaplin dans ses cours pédagogiques.

JÉRÔME COLIN : Vous pensez que les messages aujourd'hui, entre plein de guillemets, passent mieux à travers la comédie, et si oui pourquoi la comédie les utilise aussi peut-être parce qu'en ce moment quand on a des comédies françaises particulièrement c'est très ras-les-pâquerettes, c'est pour passer à 20h sur TF1, et finalement c'est toujours un peu...

ALBERT DUPONTEL : Mais la comédie ça va de Chaplin à Max Pécas. C'est un mot qui est un peu fourre-tout, qui est un peu réducteur. Il y a des gens qui font du cinéma à message très fort, je pense à Ken Loach ou Depardon d'ailleurs dont le documentaire m'a inspiré pour ce film, et puis après il y a la volonté, comment dire, il y a des gens qui n'ont pas forcément la volonté de s'exprimer, ce qu'ils veulent c'est fédérer du public, c'est totalement légitime, on est dans un monde libéral donc quand on fait un film c'est une économie coûteuse, c'est tout à fait légitime de vouloir faire des entrées, mais en même temps effectivement c'est pas un but en soi. Si on se dit moi j'ai vraiment envie de raconter ça parce que ça me touche, comment je vais le raconter c'est une autre question. Je pourrais faire le grand guignol, parce que c'est dans ma nature, mais y'a d'autres gens qui préfèrent le raconter de façon très brute. Je pense à Ken Loach dont « Ladybird » ou « Raining Stones » sont des films totalement bouleversants, poignants, enfin je ne sais même pas comment on peut exprimer ce qu'on ressent en voyant des films comme ça parce que c'est des actualités à travers des personnages et c'est d'une violence de propos et d'une humanité extraordinaires. Après y'a plein de façon de s'exprimer. La comédie aujourd'hui c'est un mot un peu péjoratif. Tu vois. C'est des castings de comédie, c'est des enjeux de comédies, effectivement souvent bénignes, et c'est des budgets de comédie, qui par contre eux ne sont pas forcément bénins. « 9 mois » n'est à aucun moment dans ces critères-là.

JÉRÔME COLIN : Non.

ALBERT DUPONTEL : C'est l'envie de raconter une histoire et après, rapport à Chaplin, rapport à Mnouchkine, rapport à ma sensibilité, entre guillemets, j'aime bien partager ça avec des gens. Je me donne un mal de chien pour essayer de les faire sourire voir rire. Mais au départ l'histoire n'est pas drôle, les premières versions de « Bernie » ou de « 9 mois » ne sont pas drôles. Elles sont cohérentes et dramatiques et peut-être émouvantes. Mais au moment de les rédiger, de passer aux dialogues ou au découpage, là il y a une forme de perversion qui s'installe.

Je ne sais pas si ma perversion comique, entre guillemets, elle est sincère ou si c'est un calcul !

JÉRÔME COLIN : C'est ça. Sinon par exemple... Vous avez quel âge quand vous écrivez « Bernie » ? Qui est votre premier film en tant que réalisateur, c'est quoi 1996 ?

ALBERT DUPONTEL : 30 ans, mais je l'ai écrit en 94.

JÉRÔME COLIN : Ok.

ALBERT DUPONTEL : J'ai malgré tout une conscience un peu.

JÉRÔME COLIN : Et là le pitch que vous écrivez n'est pas marrant ? C'est l'histoire d'un orphelin...

ALBERT DUPONTEL : Qui n'a pas de nom et qui veut savoir son nom, etc... et tout. Mais c'est, comment dire, ayant grandi en banlieue, entre la banlieue et la Bretagne, je les ai croisés ces mecs-là. Je n'étais pas victime de la misère



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

dans laquelle ils étaient, pas du tout, ... et j'ai toujours eu de l'attraction pour ces mecs-là, de la compassion. Simenon paraît-il était fasciné par les clodos, parce qu'il pensait que c'était son destin.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

ALBERT DUPONTEL : La marginalité de ces gens mais qui est une marginalité qui n'était pas volontaire. Moi ma marginalité elle est volontaire, c'est une marginalité de petit bourgeois, mais eux c'est une marginalité de construction mentale. Tu vois ? Et donc ils sont à part. Pas forcément des abrutis, mais ils sont à part, ils sont décalés, ils sont immatures, ils sont naïfs, et donc ils sont spectaculaires. Donc moi ces gens-là m'ont toujours intéressé. Après quand j'écris « Bernie » je veux raconter cette histoire puis après je me dis : comment je vais la raconter ? Donc après y'a un folklore qui s'installe et qu'encore une fois je revendique, j'assume. Mais des fois je m'en veux de ce folklore.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?



ALBERT DUPONTEL : C'est curieux. Quand je vois justement Depardon avec sa simplicité, ou Ken Loach...

JÉRÔME COLIN : Raymond Depardon qui est un grand documentariste et photographe français.

ALBERT DUPONTEL : Ils osent la simplicité, ce que je n'ose pas. Ils osent la sobriété, ce que je n'ose pas. Donc tout d'un coup je me dis est-ce que c'est la pudeur de, comment dire, est-ce que c'est la pudeur de ne pas raconter le film tel que tu le ressens, l'émotion, tu ne peux pas la laisser à l'état brut parce qu'elle te choque trop, ce qui est possible, ou est-ce que c'est l'envie malicieuse et perverse d'exister à travers cette observation en faisant le guignol. Vous comprenez la dualité ? Des fois je me pose la question.

JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire que vous ne savez pas si vous êtes vraiment un comique encore ou pas.

ALBERT DUPONTEL : Oui, enfin je ne sais pas si ma perversion comique, entre guillemets, elle est sincère ou c'est un calcul. Des fois je me pose la question. Je me force à être dans le schéma dont je vous ai parlé, acteur pas



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

forcément connu pour ça, budget au-delà du raisonnable, et sujet dramatique. Mais malgré tout au moment de passer aux pirouettes je me dis est-ce que t'es pas en train de chercher à séduire plus qu'à convaincre. C'est peut-être ma seule interrogation aujourd'hui. Alors est-ce qu'un jour...

JÉRÔME COLIN : Vous n'assumez pas le fait de... assumer est peut-être un grand mot...

ALBERT DUPONTEL : J'assume complètement mais...

JÉRÔME COLIN : Mais vis-à-vis de vous de faire des comédies et de faire rire les gens...

ALBERT DUPONTEL : Je pense que c'est plus des drames rigolos que des comédies déjà, c'est une vraie nuance sur laquelle j'insiste, et ensuite je me dis que l'étape suprême en fait sera peut-être à un moment donné d'arrêter ça.

JÉRÔME COLIN : Mais pourquoi faire rire ça devient...

ALBERT DUPONTEL : Non...

JÉRÔME COLIN : Automatiquement cacher quelque chose ou déformer ?

ALBERT DUPONTEL : Non c'est une question que je me pose. Comprenez bien ce que je dis. Le questionnement où je suis arrivé aujourd'hui c'est une question que je me pose : est-ce que j'ai besoin finalement de ça. Alors que le prochain je suis déjà parti sur une histoire dramatique et je vais tout faire pour enrober. Dans les moments de lucidité je me dis en fait c'est très bien parce que tu veux, c'est élégant, je veux distraire les gens, c'est élégant, et dans les moments où je doute, je me dis finalement est-ce que tu n'as pas juste envie de plaire ? Ce qui est assez vulgaire. A partir du moment où j'ai un budget conséquent, même modeste par rapport aux comédies françaises que vous évoquiez mais malgré tout conséquent, je me dois d'avoir un peu de séduction. Le jour où je pourrai tourner avec un iPhone je n'aurai plus aucune obligations. Vous comprenez ? Ce n'est pas impossible que ça arrive. Mea culpa...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Mais vous trouvez de la noblesse au drame pur.

ALBERT DUPONTEL : C'est la seule chose dont on doit parler. Etre artiste c'est élever son niveau de conscience. Donc on a conscience du drame environnant, votre drame peut-être avec votre père, je crois des gens j'ai envie de parler de ça...

JÉRÔME COLIN : Avec plein d'autres choses hein.

ALBERT DUPONTEL : Plein d'autres choses. Le drame est omniprésent, vivre est un drame, même quand ça se passe bien ça se termine mal. Donc forcément c'est un drame. Donc c'est la moindre des choses quand on prêtant être un artiste, c'est avoir conscience de ça. Après comment je le restitue ? Avec des violons, avec de l'humour, avec de l'action ? Est-ce que je le restitue déjà ? C'est une première question. Moi je veux le restituer, après comment je le restitue c'est une question qui n'est pas finie d'être, comment dire, résolue. Voilà, tu vois, pour être complètement sincère parce que plus on s'approche de la RTBF, que je trouve quand même très loin...

JÉRÔME COLIN : Comment ?

ALBERT DUPONTEL : Plus on se rapproche de la RTBF plus je suis tenté d'être sincère.

JÉRÔME COLIN : Elle n'est pas du tout loin.

Les chrétiens ont perverti Epicure parce qu'Epicure dans le fond était complètement athée !

JÉRÔME COLIN : Vous en connaissez beaucoup, en France, ou même dans le monde, des comiques pas finalement comiques ? Des gens comme vous.

ALBERT DUPONTEL : Ben Chaplin était un type mélancolique, qui était drôle. Je trouve. Molière est un mélancolique drôle. Les références sont prestigieuses. Vous parlez de moi...

JÉRÔME COLIN : Mais des contemporains ?

ALBERT DUPONTEL : Je ne sais pas.

JÉRÔME COLIN : Vous avez des collègues dans lesquels vous vous retrouvez ?

ALBERT DUPONTEL : J'aime beaucoup Gustave Kervern et Benoît Delépine. Je trouve que c'est formidable ce qu'ils font.

JÉRÔME COLIN : Il y a un peu de ça aussi, on prend un sujet très sérieux...

ALBERT DUPONTEL : Et puis après on le pervertit par la façon de travailler. Mais aujourd'hui objectivement je pense que c'est plus élégant de faire comme ça, sincèrement. Mais cette démarche pourrait être poussée un peu plus loin. C'est ça le sens de ma diatribe contre moi-même en fait. Vilain, vilain...

JÉRÔME COLIN : Culpabilité, culpabilité...

ALBERT DUPONTEL : Voilà. C'est très judéo-chrétien. J'ai beau renier mes origines chrétiennes je suis encore en proie au doute de l'existence, au doute de soi. Y'a une phrase comme ça qui définit le puritanisme, les religieux en fait un peu sectaires, un peu strictes, c'est : le puritanisme tu peux faire tout ce que tu veux sauf ce qui te plait. C'est un peu ça la religion judéo-chrétienne, toutes les religions c'est ça, c'est dès que c'est du plaisir il ne faut surtout pas, c'est interdit. Alors que vivre doit être un plaisir ! Voilà.

JÉRÔME COLIN : Oh oui !

ALBERT DUPONTEL : Hein !

JÉRÔME COLIN : Battons-nous en tout cas pour ça.

ALBERT DUPONTEL : Oui mais le plaisir c'est bien de l'apprendre avec des choses simples, ce n'est pas forcément une orgie des plaisirs divins mais c'est le plaisir de boire un verre d'eau quand on a soif et d'apprécier ça comme si c'était un grand cru. C'est ça le plaisir en fait. Les chrétiens ont perverti Epicure parce qu'Epicure dans le fond était complètement athée, ça n'intéresse pas du tout les chrétiens qu'Epicure dise qu'il faut avoir du plaisir à boire un verre d'eau. Donc ils l'ont perverti. Quand on dit épicurien c'est souvent des excès.

JÉRÔME COLIN : Il est dans l'excès.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

ALBERT DUPONTEL : De chaire... ce n'est pas vrai du tout, c'était un type qui était très sobre, qui travaillait beaucoup et en fait il disait justement le plaisir c'est de pouvoir respirer tous les matins, apprécier le soleil, une émission de télévision, avec un chauffeur, un chauffeur à jeun, bien qu'on soit en Belgique, et puis c'est ça le plaisir, c'est des choses simples.

Je pense que douter toute sa vie c'est rester vivant !

JÉRÔME COLIN : Est-ce que vous connaissez des Belges spéciaux ?

ALBERT DUPONTEL : Oui je dois dire que... j'en connais quelques-uns. C'est quand même des champions en la matière. Je crois qu'on est tous un peu belge en fait.

JÉRÔME COLIN : Si vous aimez les... Tenez.

ALBERT DUPONTEL : Là vous vous en prenez à mon diabète.

JÉRÔME COLIN : Non ce n'est pas à manger.

ALBERT DUPONTEL : Alors, une question. « Sans folie l'homme est plus petit ».

JÉRÔME COLIN : Vous êtes d'accord ?

ALBERT DUPONTEL : Complètement. Après le mot folie est très subjectif. Vous êtes d'accord aussi ?

JÉRÔME COLIN : Oui mais je vois ce qu'il veut dire.

ALBERT DUPONTEL : Oui complètement. J'ai envie de dire sans rêves. Il faut rêver. Il faut être branque. La vie est...

JÉRÔME COLIN : Oui mais vous êtes allé vers des choses dont vous n'aviez pas rêvé avant.

ALBERT DUPONTEL : Inconsciemment. Tout d'un coup il y a une réponse à ta vie qui n'est pas là donc tu commences déjà par foutre le camp. Un film ne te plaît pas, tu te barres. Mais ce n'est pas forcément que tu vas en voir un bien dans la pièce d'à côté. Tu quittes la salle, il n'est pas bon le film, pas bon, j'ai raté... puis comme le mec t'a pas encore piqué, qu'est-ce qu'il se passe... tu pousses une porte, tu te dis putain il est bien celui-là.

JÉRÔME COLIN : Moi je me suis toujours demandé, toute ma vie je crois et encore aujourd'hui, ça fait quoi à un moment d'être persuadé, voir certain, d'avoir trouvé sa voie.

ALBERT DUPONTEL : Moi je ne suis même pas certain de l'avoir trouvée. Des fois je me dis que je ferais mieux de faire de l'humanitaire ou comme je te disais précédemment que peut-être les films seraient encore mieux sans les oripeaux comiques. Donc je n'en sais rien. Et je pense que douter toute sa vie c'est rester vivant, éveillé et lucide tu vois. Mais un mec qui est persuadé est un mec inquiétant. Je ne sais pas ce que tu en penses, les gens persuadés tu les rencontres dans la religion, dans la politique, dans le commerce, ma boutique est meilleure que la vôtre...

JÉRÔME COLIN : Non mais c'est ce que vous disiez, être certain...

ALBERT DUPONTEL : Etre certain c'est dangereux.

JÉRÔME COLIN : Quand même être dans un endroit où c'est juste pour vous.

ALBERT DUPONTEL : Oui mais tu le sens bien, c'est comme quand tu rencontres une fille, tu te dis c'est la bonne, mais tu ne te dis pas c'est la bonne, c'est petit à petit, jour après jour, mois après mois, tu te sens bien, t'es presque aussi bien que quand t'es tout seul. C'est quand même la première preuve que tu dois être avec cette personne. - Tu peux baisser le chauffage dans ta boutique ?

JÉRÔME COLIN : Comment ?

ALBERT DUPONTEL : Est-ce qu'on peut baisser le chauffage ?

JÉRÔME COLIN : Oui je peux.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

Ce sont mes meilleurs tournages « Le grand soir » et « Le bruit des glaçons » et « Le grand soir ». A la fois à cause des auteurs et du partenaire !

ALBERT DUPONTEL : Je vais retirer... J'ai le micro ! Ah, deuxième question. Alors... « Seule une femme peut vous consoler d'être moche ».

JÉRÔME COLIN : Qui a dit ça ?

ALBERT DUPONTEL : Benoît Poelvoorde. Mais lui il sait de quoi il parle hein. Mon cher Benoît je te trouve très lucide, gamin. Non mais il a raison.

JÉRÔME COLIN : Elle est belle cette phrase hein.

ALBERT DUPONTEL : Oui. Benoît, au-delà d'être un grand acteur est totalement poétique dans ses envolées, et c'est très vrai, mais je ne connais pas cet état d'âme. La nature m'ayant plus gâté que Benoît Poelvoorde...

JÉRÔME COLIN : Parce que vous êtes beau gosse, c'est ça ?

ALBERT DUPONTEL : J'étais. Maintenant la nature me rattrape. Enfin j'étais... je me trouvais pas mal, voilà.

JÉRÔME COLIN : Et vous trouvez que... Vous vieillissez bien hein.

ALBERT DUPONTEL : La nature commence à me rattraper et elle est assez vilaine.

JÉRÔME COLIN : Et ce n'est pas fini.

ALBERT DUPONTEL : Ça ne va pas s'arranger.

JÉRÔME COLIN : Non.

ALBERT DUPONTEL : Merci d'être encourageant.

JÉRÔME COLIN : Poelvoorde c'était, donc sur « Le grand soir »...

ALBERT DUPONTEL : « Le grand soir » oui.

JÉRÔME COLIN : C'était une rencontre explosive.

ALBERT DUPONTEL : Pas tant que ça.

JÉRÔME COLIN : Non ?

ALBERT DUPONTEL : C'était super. J'ai passé un moment... A moins que vous ayez d'autres échos...

JÉRÔME COLIN : Non mais c'est toujours des rencontres explosives.

ALBERT DUPONTEL : Intérieurement peut-être. Ou intellectuellement. C'est un grand acteur, j'aime beaucoup le personnage, il est aussi drôle en on qu'en in, il est extrêmement poétique, il est extrêmement lucide, intelligent. J'ai passé... c'est un de mes meilleurs tournage « Le grand soir ». « Le bruit des glaçons » et « Le grand soir ». A la fois à cause des auteurs et du partenaire. C'était un tout qui était délicieux.

JÉRÔME COLIN : Dans « Le bruit des glaçons » c'était Blier et Dujardin.

ALBERT DUPONTEL : Blier et Jean c'était pareil. Et puis le propos de Blier m'intéressait énormément. « Le grand soir », le propos de Gustave et de Benoît je le partage complètement. Nos préoccupations sont souvent les mêmes. Le traitement est différent mais ce petit regard un peu critique on va dire, acerbé ou pas acerbé et un peu critique sur ce qui se passe autour, ou à la sensibilité de Gustave et de Benoît est très forte. Ils ont une tendresse pour le genre humain et une tendresse pour tous les gens apparemment marginaux et décalés. Eux ils poussent le vice jusqu'à prendre Brigitte Fontaine par exemple. C'est une vraie cascade de casting qui en l'occurrence s'est révélée payante et puis donc de partager ces moments-là avec eux j'étais complètement... pour la première fois je me sentais légitime en fait.

JÉRÔME COLIN : En tant qu'acteur.

ALBERT DUPONTEL : Oui. Je peux leur apporter quelque chose. Vraiment. Par les improvisations, par la communication avec Benoît. Je me sentais légitime oui. C'est une des premières fois... quelques fois on ne se sent pas légitime.

JÉRÔME COLIN : Parce que là c'était l'an dernier mais avant vous en aviez fait d'autres des films.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

ALBERT DUPONTEL : Oui mais y'en a d'autres où tout d'un coup tu te sens de trop sur le plateau, tu sens que tu ne peux rien apporter.

JÉRÔME COLIN : Quels sont les films où vraiment vous vous êtes senti, vous vous êtes dit là je suis à ma place, c'est bien qu'ils m'aient choisi, je suis juste et c'est bien ?

ALBERT DUPONTEL : « La maladie de Sachs », « Le convoyeur », « Irréversible », « Deux jours à tuer », « Le bruit des glaçons », « Le grand soir », ça fait 6 comme ça que viennent à l'esprit sur je crois près de 40. Après y'en a certainement d'autres mais je ne me les remémore pas spontanément.

Dans le clair obscur où je suis, je suis très libre en fait, je fais ce que je veux !



JÉRÔME COLIN : Vous refusez beaucoup de films ?

ALBERT DUPONTEL : Je refuse tout depuis 2 ans. Depuis « Le grand soir » j'ai plus tourné. J'ai ce film-là à faire. Là je voudrais en faire un autre. Le temps passe vite, comme tu l'as souligné il y a quelques minutes et donc avant que les paupières ne tombent et que je sois obligé d'aller toutes les 5' aux toilettes pour ma prostate, j'ai encore quelques films à faire. Donc je me dépêche, donc j'ai moins le temps de me diviser dans mon temps, mais peut-être un film l'année prochaine, peut-être. Ce n'est pas encore sûr mais peut-être.

JÉRÔME COLIN : Mais quand vous dites je refuse tout, on ne sait pas ça nous en tant que public, c'est quoi refuser tout ?

ALBERT DUPONTEL : Tout ce qui vient sur moi.

JÉRÔME COLIN : Mais c'est beaucoup de choses ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

ALBERT DUPONTEL : C'est pas mal.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi ? C'est des propositions tous les mois ? 5, 10 propositions par mois que vous refusez ?

ALBERT DUPONTEL : Ça dépend. Tout d'un coup y'a 3 scénarios dans la semaine puis des fois... l'agent a des consignes. Je lui dis voilà, je ne veux plus tourner, fais le savoir, remercie-les de leur considération, ne fais pas passer ça pour un caprice d'acteur caractériel. Simplement à un moment donné vous dites le temps que j'ai, je voudrais le consacrer à mon travail, à mon petit monde aussi. Donc voilà, après des fois y'a beaucoup de projets, des fois y'a rien. Globalement je ne sais jamais trop qui s'agite en coulisses pour faire ce barrage. De temps en temps là y'a, elle a insisté, l'agent a dit faut que tu dises ça, et la dernière fois qu'elle avait fait ça c'était pour « Deux jours à tuer ». Donc elle avait eu raison en l'occurrence, je ne voulais plus tourner et « Deux jours à tuer » c'était vraiment super. Donc là il y a un joli sujet...

JÉRÔME COLIN : C'était Jean Becker.

ALBERT DUPONTEL : Becker oui. Et puis le rôle aussi, tu vois le rôle me parlait. Dès que tu lis tu comprends ce dont il s'agit et comment tu vas pouvoir faire ça. Déjà t'as 80 % de la démarche a été faite.

JÉRÔME COLIN : C'est marrant de dire non parce que de l'extérieur comme ça, ça semble facile, on dit non, voilà, je n'ai pas envie de tourner, mais c'est dire non à de l'argent, c'est dire non à la nourriture de l'ego, parce que ça veut dire être exposé, être vu..., ce que pas mal d'acteurs recherchent aussi...

ALBERT DUPONTEL : Je n'ai pas une ambition sociale énorme. J'ai une ambition artistique réelle, je le prouve avec ces films-là, tu vois, je m'isole pendant 3 ans pour faire ça, voilà après c'est... Y'a plein de façons de faire ce métier. Le tout c'est de trouver la sienne. Donc faire du cinéma c'est une chose, faire son cinéma c'en est une autre. Et moi dans mon petit monde je suis très content. Je me suis trompé en tant qu'acteur dans certains films, je l'assume complètement. Mais c'était... je préférerais dire que je l'ai fait pour l'argent, j'aurais l'air moins con, mais là aujourd'hui oui, quand je fais « Le bruit des glaçons » je sais que je vais prendre du plaisir et je ne me trompe pas, c'est super et je pense que j'apporte quelque chose au film. En tout cas je le pense. Mais après il y a mes petites névroses à mettre sur le papelard, ça prend beaucoup de temps, donc... et puis je n'ai pas une ambition sociale démesurée. J'aime bien que les autres soient sous les spots et pas moi. Dans le clair obscur où je suis, je suis très libre en fait, je fais ce que je veux. C'est une prison aussi tu sais, de faire ce que les gens attendent de toi c'est une prison. Presque un échec. Tu vois ? Je ne voulais déjà pas faire ça à l'époque de mes études, ce n'est pas pour le faire maintenant. Et puis je vieillis, je vais avoir 50 ans l'année prochaine donc...

JÉRÔME COLIN : C'est un coup ?

ALBERT DUPONTEL : Non. J'ai moins de temps devant moi, je ne me sens pas encore trop pourri mais je me dis que j'ai moins de temps d'où l'intérêt de se dépêcher. Faire un film c'est long, surtout moi, c'est laborieux, et si je veux faire des histoires que j'ai intuitivement dans le disque dur, il faut trouver la discipline pour le faire. Pourquoi je disais ça ? Je regarde le paysage, là je passe d'une banque à une autre banque, un cabinet d'avocat à un autre cabinet d'avocat, on sent la misère sociale dans ce quartier. Ça souffre. Une Jaguar à côté d'une BMW, une BS tu vois sur les... C'est un quartier chic ici non ? Il y a un beau parc là.

JÉRÔME COLIN : C'est un quartier sympa oui.

ALBERT DUPONTEL : Quartier sympa. Sympa et chic ce n'est pas la même chose. Sympa ce n'est pas forcément chic.

JÉRÔME COLIN : Non ici c'est plus sympa. Chic il y en a vraiment un à Bruxelles oui.

ALBERT DUPONTEL : Parce que là c'est sympa ? J'en doute, y'a pas un commerçant, y'a rien. SI ? C'est vraiment sympa ?

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas très sympa mais c'est pour les gens qui ont un peu de pognon.

ALBERT DUPONTEL : Oui ben... ce n'est pas sympa.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas un quartier où vous voudriez habiter.

ALBERT DUPONTEL : Non. Putain... c'est un parc naturel ça ? C'est magnifique.

JÉRÔME COLIN : Oui, c'est joli hein.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

ALBERT DUPONTEL : Dis donc, je reviendrai peut-être à Bruxelles.

JÉRÔME COLIN : Il y a des étangs... C'est sublime.

ALBERT DUPONTEL : Ça s'appelle comment ce parc ?

JÉRÔME COLIN : C'est la commune de Woluwé, c'est les étangs de Tervuren ici en dessous.

ALBERT DUPONTEL : Oui écoute j'étais jamais venu là.

JÉRÔME COLIN : Oui c'est très beau.

ALBERT DUPONTEL : Comme je suis venu plein de fois à Bruxelles mais jamais il n'a fait beau, peut-être que le soleil fait que je regarde ça différemment. Tu vois je dis oh y'a des maisons, des arbres...

JÉRÔME COLIN : Non en fait c'est très joli...

ALBERT DUPONTEL : J'ai beaucoup de copains vivent à Bruxelles, qui s'enfuient à Bruxelles.

JÉRÔME COLIN : Oui, plein. De Français.

ALBERT DUPONTEL : C'est ça oui. C'est bizarre cet attrait pour Bruxelles tout d'un coup. C'est curieux.

JÉRÔME COLIN : Ben quand vous pouvez avoir 250 m2 pour le prix de 70.

ALBERT DUPONTEL : Pour le prix d'un studio à Paris.

JÉRÔME COLIN : A un moment...

ALBERT DUPONTEL : C'est si bon marché que ça Bruxelles ?

JÉRÔME COLIN : C'est beaucoup moins bon marché qu'avant parce qu'avec la Commission Européenne etc... et puis voilà de manière naturelle c'est devenu beaucoup plus cher, mais c'est oui, c'est à mon avis 3, 4 fois moins cher que Paris pour un logement. Comme on a des trains qui roulent vite maintenant, c'est comme si vous habitiez en banlieue finalement.

ALBERT DUPONTEL : 1h30 c'est ça le Thalys.

JÉRÔME COLIN : 1h15 oui.

ALBERT DUPONTEL : Le temps de réfléchir un peu pof on est arrivé.

Avec « Bernie », il y a eu presque 1 million d'entrées !

JÉRÔME COLIN : Ça vous a surpris, quand vous avez 30 ans, vous écrivez « Bernie », vous en faites les dialogues, vous le tournez, c'est très spécifique, on n'a pas vraiment vu de film comme ça en France depuis... on n'a pas vraiment vu de films comme ça en France...

ALBERT DUPONTEL : Jamais !

JÉRÔME COLIN : Vous êtes surpris de l'accueil du public ? Et quel est –il d'ailleurs ?

ALBERT DUPONTEL : Ben il est plutôt bon, il y a eu presque 1 million d'entrées sur ce film, c'était vachement bien, puis c'est un tout petit film, on l'a fait pour 1 million ½ d'euros, le cachet d'une star française si j'ai bien compris... Ben surpris oui.

JÉRÔME COLIN : Vous avez juste Dany pour 1 million ½ d'euros.

ALBERT DUPONTEL : Même ½ Dany si j'ai bien compris.

JÉRÔME COLIN : Vous n'avez pas Boon.

ALBERT DUPONTEL : Voilà c'est ça. C'est vrai mais on est tout au plaisir en fait de faire le film. C'est un film que j'ai eu beaucoup de mal à faire, personne ne voulait le faire, ... Et donc le film est fait, on est très content... Après c'est super... En gros parce que j'ai attendu « 9 mois ferme » à faire c'est de pouvoir faire un autre film. C'est le summum de mon ambition, et bien « Bernie » c'était pareil. J'ai pu faire « Le créateur » qui n'a pas marché, ça m'a mis à l'écart pendant quelques années, mais non on attend le plaisir de pouvoir en faire un autre. C'est ma seule ambition.

JÉRÔME COLIN : Ah c'est ça ?

ALBERT DUPONTEL : Oui, sachant que j'écris lentement, justement que le temps passe vite...

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas que ça reste, que les gens vivent avec, que ça les ait émus, que ça... c'est juste pour vous ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

ALBERT DUPONTEL : On ne le décide pas. Absolument on fait des films pour soi en espérant qu'on pourra partager ça avec d'autres gens. Il ne s'agit pas de raconter de salade et de faire un film pour le public, alors autant faire l'Abbé Pierre. Ce n'est pas mon cas, moi je fais un film tel que le film que j'aurais aimé voir en tant que spectateur. L'adolescent que j'ai été, ou le jeune adulte justement quand j'étais en médecine, voir ce film-là, j'aurais aimé le voir, on l'imagine, on le construit, voilà et puis une fois qu'il est fait on a envie d'en faire un autre et ainsi de suite.

JÉRÔME COLIN : Et là on fait « Le créateur », 2, 3 ans plus tard, très vite hein.

ALBERT DUPONTEL : Même pas, 1 an après je fais « Le créateur ».

JÉRÔME COLIN : Et là c'est rien.

ALBERT DUPONTEL : Ça ne marche pas.

JÉRÔME COLIN : Ça ne marche pas du tout.



ALBERT DUPONTEL : Le film n'est pas sorti, la distribution a été épouvantable sur ce film parce que c'est aussi un métier de sortir des films, il faut les faire et il faut aussi les vendre. Le vendeur n'est pas forcément l'auteur. Donc après il y a une grosse crise de doute, indiscutablement, je disparaissais pendant un petit moment, je vais aux Etats-Unis, et puis c'est compliqué, les Américains ils ouvrent les bras mais ils ne les referment jamais. Ils te disent qu'ils t'aiment et puis en fait ils ne t'aiment pas.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

ALBERT DUPONTEL : Oui. Hollywood, c'est une industrie.

JÉRÔME COLIN : C'est beau ce que vous avez dit : les Américains ils ouvrent les bras mais ils ne les referment jamais.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

ALBERT DUPONTEL : Toute personne qui a voulu bosser avec eux c'est assez juste. Du coup tu reviens en France. Entretemps en France Canal + a changé de direction, les mécènes légendaires qui était Alain De Greef surtout, directeur de Canal, et puis Lasure indirectement ont disparu, y'a un autre pouvoir qui est mis en place et puis – je peux ouvrir ou ça perturbe...

JÉRÔME COLIN : Bien sûr vous pouvez ouvrir. Pourtant j'ai mis l'air co.

ALBERT DUPONTEL : Il fait super chaud. Et donc voilà, donc y'a 5 bonnes années qui se passent mais c'est vraiment de ma faute parce que cette fuite justement aux Etats-Unis n'était pas une bonne fuite pour le coup, elle n'a pas été créative, j'ai été fidèle à ma stratégie de fuyard.

JÉRÔME COLIN : Vous avez tchiné à Venice Beach ou quoi ?

ALBERT DUPONTEL : hein ?

JÉRÔME COLIN : Vous avez tchiné à Venice Beach.

ALBERT DUPONTEL : C'est quoi tchiné ?

JÉRÔME COLIN : Ne rien faire.

ALBERT DUPONTEL : Non, non, je n'ai pas rien fait, j'ai fait des trucs mais t'as des rendez-vous, ils ne viennent pas, ça traîne, ça traîne, t'es parti pour 1 an d'attente et puis tu te renseignes, y'a plein de gens, des collègues à toi qui sont là-bas, qui disent ça fait 2 ans que j'attends mon tour... Tu te dis bon...

Au départ, « 9 mois ferme » était écrit en anglais avec Emma Thompson qui avait donné son accord !



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Vous aviez une espèce de rêve américain ?

ALBERT DUPONTEL : Le rêve de faire des films en anglais. C'est pour ça que je voulais faire le film... Oui, au début de ce film, même celui-là était écrit en anglais au départ, avec Emma Thompson d'ailleurs qui avait donné son accord...

JÉRÔME COLIN : « 9 mois ferme », celui qui sort maintenant ?

ALBERT DUPONTEL : Oui.

JÉRÔME COLIN : Ah bon !

ALBERT DUPONTEL : Terry Gilliam m'a dit : un échec un anglais voyage plus qu'un succès en français. C'est assez terrible. D'ailleurs ça s'est passé près d'ici, l'origine de ça c'est Napoléon qui se fait battre à Waterloo et à partir de là la langue officielle de l'Europe et du monde change et devient l'anglais. Et donc j'ai cette envie, et en plus la culture anglo-saxonne, en terme de cinéma, m'a toujours plus inspiré en fait que la culture française, à part les Blier, les Corneau, des grands cinéastes français auxquels j'ai biberonné, mais la plupart du temps c'est des films qui sont à l'anglo-saxonne et donc l'idée de retrouver une langue qui m'a influencé, des cadrages, des décors, des acteurs, tu vois, des acteurs comme John Goodman, ce sont des acteurs extraordinaires, j'aimerais bosser avec eux, bref, tout ça fait qu'à chaque film j'ai dit... et puis c'est compliqué, je n'ai pas la prérogative qui sont les seules choses en fait qu'on a vraiment en fait en France, c'est la prérogative de pouvoir être complètement libre par rapport à son travail.

JÉRÔME COLIN : Aux Etats-Unis vous ne l'avez pas hein.

ALBERT DUPONTEL : Non. Ça dépend. J'ai vu un très bon film de Quentin Dupieux, c'était « Wrong Cops », qu'il a fait en-dessous de... un tout petit budget on va dire, dans cette économie-là tu fais un peu ce que tu veux. Ce sera peut-être l'objet d'un prochain film.

Quand tu ne réfléchis pas à ton loyer ou à ta nourriture forcément t'es plus critique, t'es plus intelligent !

ALBERT DUPONTEL : Donc on est arrivé à la RTBF.

JÉRÔME COLIN : Pas du tout.

ALBERT DUPONTEL : Ah non, pas du tout.

JÉRÔME COLIN : Bientôt.

ALBERT DUPONTEL : 3 ans de stage pour faire un clap, on ne va pas m'apprendre à faire un clap quand même ! *(Changement de cassette, c'est Dupontel qui fait le clap !)*

JÉRÔME COLIN : Et vous quand vous allez au cinoche, quand vous êtes en médecine et que vous passez votre temps dans les cinoches, c'est les films américains qui vous...

ALBERT DUPONTEL : Non. Tout. Rohmer... Un jour j'ai vu Rohmer et puis j'ai vu Schwarzenegger et puis j'ai vu... non, tout, une grande curiosité d'images, d'histoires surtout. Enorme.

JÉRÔME COLIN : Ah oui.

ALBERT DUPONTEL : Non, je n'étais pas... Ils commençaient en plus, j'étais plus jeune, donc il y a 30 ans, ils commençaient à prendre un peu le pas sur le cinéma français mais pendant très longtemps on avait des films français qui étaient très dominants dans la culture française. Je me rappelle... Corneau, Blier, Miller, c'était des cinéastes populaires.

JÉRÔME COLIN : C'était dingue.

ALBERT DUPONTEL : Ce qui est fou.

JÉRÔME COLIN : Plus aujourd'hui.

ALBERT DUPONTEL : Aujourd'hui c'est quand même assez chaud de les rencontrer. En 82 t'avais je crois un film de Blier, peut-être « Buffet froid » ou un autre, je ne sais pas, après t'avais le « Garde à vue » de Miller, avant t'avais juste eu « Le choix des armes » de Corneau, enfin tu vois...

JÉRÔME COLIN : C'était des succès publics hein.

ALBERT DUPONTEL : Publics puis des très bons films. Des grands films. Donc...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Maintenant objectivement quand on regarde la liste des succès publics de l'année écoulée, que ce soit le cinéma américain ou français d'ailleurs, c'est quand même terrible hein.

ALBERT DUPONTEL : Oui. Ça s'adresse à un public dit familial, sous-entendu un peu crétin quoi. Ils veulent que le mec bouffe son pop-corn... tu vois ce n'est pas un cinéma aussi critique, il cherche moins à développer l'intelligence des gens. Mais je pense que c'est une question de période. L'époque, là, 70-80, la crise n'était pas là, on « anxio-génisait » moins les gens donc ils étaient plus critiques. Ils s'occupaient moins de leur quotidien tu vois, et quand tu ne réfléchis pas à ton loyer ou à ta nourriture forcément t'es plus critique, t'es plus intelligent. Quand tu t'occupes de ta survie t'as pas un niveau de réflexion très élevé, c'est inévitable. Or aujourd'hui même si l'époque n'est pas aussi dramatique qu'on veut bien le dire on entretient quand même tous les gens dans la grande sinistrose. Donc le cinéma devient un lieu alors vraiment de... c'est comme Disney Land, on y va pour bouffer du pop corn et voir une connerie, pour se vider la tête, parce que le reste du temps elle est encombrée par les soucis.

JÉRÔME COLIN : Vous ne trouvez objectivement pas l'époque aussi dramatique qu'on ne le dit ?

ALBERT DUPONTEL : Non.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

ALBERT DUPONTEL : Non. Ben y'a 70 ans ici y'a les Allemands, en France aussi.

JÉRÔME COLIN : Non...

ALBERT DUPONTEL : Tu vois ce que je veux dire ? Mes parents ont vécu ça et pourtant ont eu des jolies vies donc ça peut être pire, c'est ça que je veux dire. Ça peut être pire. C'est une façon je pense, la sinistrose sert beaucoup les politiques, les religieux et les financiers. C'est un but, c'est malin d'entretenir sans arrêt.... Elle ne va pas bien, c'est clair, mais elle ne va pas bien pas forcément en terme d'emploi ou de crise, elle ne va pas bien parce que la planète aujourd'hui est dans les mains de gens avides et cupides qui sont en train de la détruire pour satisfaire cette avidité justement. C'est là où est le vrai problème. Parce qu'il y ait du chômage, c'est désastreux mais qu'un mec arrête de faire un boulot à la con ou il enrichit des gens qui n'en ont rien à foutre de lui c'est peut-être aussi une bonne nouvelle quelque part. Maintenant il ne faut pas que le mec reste à rien faire non plus. Il a des gens à nourrir. Tu comprends la dualité. C'est un mal pour un bien. Alors le mec serait fou s'il m'entendait dire ça, je compte sur toi d'ailleurs pour le couper mais je serais à leur place, je ferais un boulot de con, je serais viré. Une fois la déception passée, l'anxiété que ça va générer pour l'entourage et tout, philosophiquement ou avec du recul, tu te dis je faisais quand même un boulot pour de con pour des cons. Voilà.

JÉRÔME COLIN : Oui mais des fois dans la vie je pense qu'il y a plein de gens qui sont poussés à faire des boulots de con pour des cons.

ALBERT DUPONTEL : Je ne dis pas le contraire. Je te dis la conséquence que ça peut avoir et plus on éteint l'esprit critique des gens plus justement ça fait le jeu des gens dont je te parlais, politiques, religieux ou commerciaux. Les gens dès l'école font tout pour qu'on ne se rencontre jamais. T'es pris en main dès l'école. On te met dans une compétition avec les notes, pour peu que tes parents soient religieux, gentiment d'ailleurs tu vois, on t'inculque une religion et dès que tu sors dans la rue t'es agressé par toutes les publicités pour que tu sois vite un consommateur. T'as remarqué ça ? Ça commence très tôt. Tu vois...

JÉRÔME COLIN : Je remarque, les enfants, c'est terrible.

ALBERT DUPONTEL : A 2 ans c'est un consommateur l'enfant, c'est des études qui le disent, c'est une pure catastrophe.

Je suis profondément indigné mais pas en allant dans la rue balancer des pavés dans les vitrines, c'est complètement con, ça ne sert à rien !

JÉRÔME COLIN : Vous êtes indigné ? C'était très à la mode l'an dernier.

ALBERT DUPONTEL : Oui. Ben y'a indigné, le mec qui manifeste avec son masque de V comme vendetta, mais cette mode-là ne m'intéresse pas. Mais profondément indigné oui. Ne serait-ce que quand j'étais en médecine justement



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

de voir qu'on était mortel, c'est une sorte d'indignation contre le temps qui passe, une absurdité du sens de la vie, tu vois, et tu te dis c'est quoi le sens de l'existence finalement. C'est une forme d'indignation. Et plus le temps passe et plus tu te rends compte qu'inéluctablement ben tu vas être concerné toi aussi et que les choses continuent à aller de travers et que toute forme d'intelligence, la tienne et celle des gens que tu rencontres n'influent pas forcément les choses comme elles devraient être. T'es intelligent et t'as le sentiment d'être le seul à l'être. Tu comprends ? Ce que je te dis sur la destruction de la planète, des tas de gens compétents le disent, ça ne change rien. A l'arrivée c'est toujours les gros cons texans des multinationales blindés de tunes... On peut aujourd'hui, depuis 20, 30 ans on aurait pu faire des voitures électriques, ça ne les intéresse pas, tant qu'il y a du pétrole il faudra faire de la tune avec le pétrole, quitte à... Aujourd'hui ils parlent de transformer du gaz de schiste, c'est de la pure folie ! Uniquement pour satisfaire une avidité, une cupidité énorme. Donc tu t'indignes contre ça. Après y'a le mode de l'indignation, qui peut être agaçant effectivement. C'est pas aller dans la rue balancer des pavés dans les vitrines, c'est complètement con, ça ne sert à rien.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas con.

ALBERT DUPONTEL : C'est légitime mais c'est pas forcément...

JÉRÔME COLIN : C'est le sujet du « Grand soir » un peu.

ALBERT DUPONTEL : Oui mais c'est à travers un film quand même. Ça c'était pas con de le faire comme ça. Moi j'ai la chance de faire un truc où on s'exprime donc autant le faire à travers une expression.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

Je n'ai pas un tempérament à être heureux !



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Vous avez été heureux finalement ces 25 dernières années, avec ce choix d'artiste ? Plutôt que ce choix de médecin. Est-ce que vous pouvez dire ça m'a rendu heureux ou pas ?

ALBERT DUPONTEL : Je n'ai pas un tempérament à être heureux. Mais en tout cas les émotions que j'ai rencontrées sont des émotions très fortes. Très fortes. Que je n'aurais jamais rencontrées en tant que médecin, c'est clair, ou en tant que je ne sais pas quoi.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ? Parce que si y'a bien un endroit où on se dit qu'on va rencontrer des émotions fortes c'est en médecine.

ALBERT DUPONTEL : Oui mais y'a 100 façons de faire de la médecine, comme y'a 100 façons de faire ce métier, mais les émotions que j'ai obtenues en suivant comme ça de façon brouillonne un instinct d'expression, c'est des sensations qui étaient vraiment... qui me concernaient vraiment, voilà. Tu vois, les sensations que j'aurais pu avoir en médecine elles ne me concernaient pas vraiment dans le fond.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes persuadé d'avoir un tempérament pas spécialement adapté au bonheur ?

ALBERT DUPONTEL : Non. Y'a des gens comme ça, qui sont mélancoliques. Je ne suis pas non plus dépressif mais je suis mélancolique. Je vois plus ce qui va mal que ce qui va bien.

JÉRÔME COLIN : Faut vous botter le cul.

ALBERT DUPONTEL : Ben j'ai fait des films. Ça m'aide finalement, ça m'inspire. Je vois chez mon prochain ce qui ne va pas plutôt que ce qui va. J'en parle. Ça me fait parler des petits personnages comme « Bernie » ou mon petit délinquant qui rencontre sa juge, tu vois je parle de ces gens-là. Et souvent dans le mot comédie encore une fois que je trouve un peu péjoratif, les sujets sont bénins. On cherche à distraire son prochain, c'est une cause parfaitement légitime mais ça je ne peux pas. Le vaudeville ne m'a jamais amusé. Et Dieu sait si c'est bien écrit. Feydeau, Labiche, et tout c'est vraiment remarquable d'écrire sauf que ça m'emmerde. Ça ne m'amuse pas du tout. C'est curieux hein.

Quand j'ai rencontré Terry Gilliam, c'est comme si j'avais rencontré John Lennon ou Mac Cartney !

JÉRÔME COLIN : Est-ce que les références au cinéma, qui sont nombreuses dans « 9 mois ferme », moi j'en vois 3 principales, on a « Le silence des agneaux », non, quand il est enfermé la 2ème fois qu'on le voit ?

ALBERT DUPONTEL : Pourquoi pas, j'y ai pas pensé mais j'ai vu le film.

JÉRÔME COLIN : Heu... « Forrest Gump ».

ALBERT DUPONTEL : Oui c'était le cas aussi dans « Bernie ».

JÉRÔME COLIN : Comment ?

ALBERT DUPONTEL : C'était aussi le cas dans « Bernie » d'avoir un mec un peu attardé.

JÉRÔME COLIN : C'était le cas aussi.

ALBERT DUPONTEL : Elles sont multiples les références. Elles ne sont pas conscientes, ça c'est vrai, je dirais même que si j'en ai conscience je fais tout pour faire autre chose, mais j'ai tellement vu de films ! A un moment donné... Puis y'a tellement de gens de talent qui ont fait du cinéma donc forcément, l'ayant vu, comme je te l'expliquais, inconsciemment ça ressort de partout.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes, d'ailleurs il est dans votre film, vous êtes assez proche d'un génie absolument qui s'appelle Terry Gilliam...

ALBERT DUPONTEL : Absolument.

JÉRÔME COLIN : Qui a fait « Brazil », ne disons que celui-là... Comment ça se fait, comment vous avez rencontré ce type, il joue dans votre film, il fait une espèce de parodie de « La nuit du chasseur » sauf qu'au lieu de « hate and love » il est mis « eat and love », c'est très marrant...

ALBERT DUPONTEL : C'est un eater donc forcément il est très intéressé par la nourriture humaine. Terry en fait j'avais d'abord rencontré Terry Jones, après « Bernie » j'avais rencontré Terry qui m'avait parlé du film, Terry Jones,



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

un Monty Python, c'est comme si j'avais rencontré John Lennon ou Mac Cartney. C'est pareil pour moi. Les Monty Python c'est comme les Beatles, c'est vraiment des références énormes, bref, et donc je lui avais demandé de jouer dans « Le créateur », mon 2^{ème} film où Terry Jones faisait Dieu, et quand j'ai présenté le film à Londres il m'a dit je viens avec un copain, sachant qu'il y a 60 millions d'Anglais je me dis bon... je ne voyais pas du tout... y'a rien qui m'a fait penser qu'il viendrait avec Terry Gilliam, puis c'était Terry Gilliam. Donc c'est un vrai examen de passage en fait cette projection parce que son « Brazil » m'avait beaucoup frappé, marqué, vraiment, énormément, c'était presque fondateur par rapport au cinéma qui est arrivé derrière, dans ce film j'ai vu tous mes cauchemars et tous mes rêves, c'est extraordinaire, je l'ai vu 3 fois dans la semaine, bref, et donc après, Terry, après la projection m'a posé des questions sur comment j'avais fait... C'est comme si Einstein te demande comment t'as fait ton équation de math, c'était très émouvant pour moi, très fort, et puis après on est resté in touch. Il a vu « Bernie ». J'ai reçu un email de Terry très enthousiaste, que j'ai gardé précieusement, puis on est resté souvent en contact. Je lui ai dit, dans mon prochain, c'était « Gens enfermés dehors », tu feras un petit rôle, il me dit pas de problème, et quand j'ai fait « Enfermés » il est venu de sa banlieue, avec Terry Jones, et tous les deux ont fait un après-midi de février 2005 dans une banlieue française, j'avais deux pépites de l'humour international, du cinéma, dans mon film. J'étais très touché. Et puis après c'est un mec que j'ai revu régulièrement, des fois je vais à Londres uniquement pour papoter. Et le monsieur chauve qui est à côté de lui c'est Ray Cooper, je ne sais pas si tu connais, Ray Cooper c'est le percussionniste de Clapton...

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

ALBERT DUPONTEL : Et d'Elton John. C'est une légende du rock mais qui a un rapport avec le cinéma, c'est que « La vie de Brian » a été produit par Georges Harrison parce qu'en fait le producteur prévu a laissé tomber et Harrison a demandé à Ray Cooper de produire « La vie de Brian » pour lui. C'est pour ça, quand j'ai vu le vilain à Londres pour le montrer à Terry Gilliam il est venu avec Ray Cooper dont j'avais été voir les concerts quand j'étais môme, donc c'est pour ça qu'il est dans le film aussi. Je suis bordé d'idoles absolues dans ce film.

JÉRÔME COLIN : Ça vous fait... est-ce qu'il y a encore le petit gamin en vous qui fantasme sur ça ?

ALBERT DUPONTEL : Qui est vachement heureux de ça, oui. C'est un vrai plaisir. Ma frangine était là le jour où Terry a tourné, je lui disais : tu te rappelles, quand on allait voir « La vie de Brian » et qu'on tombait du siège tellement on rigolait ! C'est un souvenir très fort, d'enfance. Tu rencontres des idoles. Et qui sont raccord avec l'image tu te fais d'eux, ce qui n'est pas toujours le cas, tu peux être déçu des fois. J'ai rencontré Belmondo aussi. Belmondo c'est une de mes idoles qui était raccord avec la générosité que j'imaginais de lui.

JÉRÔME COLIN : Génial.

JÉRÔME COLIN : C'est jouissif je trouve de voir Sandrine Kiberlain dans ce genre de rôle.

ALBERT DUPONTEL : Elle est parfaite.

JÉRÔME COLIN : Elle est dingue. C'était chaud parce que la semaine dernière je l'avais vue dans « Violette », « Violette Leduc » avec Emmanuelle... ça n'a rien à voir.

ALBERT DUPONTEL : Non. C'est une grande actrice, qui a une palette énorme.

JÉRÔME COLIN : Jouissif.

« Si on a du génie on ne fait pas du cinéma, on écrit un grand livre » !

JÉRÔME COLIN : C'est quoi vos films préférés ?

ALBERT DUPONTEL : Oh y'en a des dizaines. Souvent à cette question je réponds « Les lumières de la ville », Chaplin. A la fin quand cet ex-aveugle touche la veste de Chaplin et lui dit : c'était vous. Je crois qu'on n'a rien fait de mieux en terme d'émotion et même de trouvaille scénaristique. Chaque fois ce film je peux le voir et je suis ému à la fin. C'est un prodige. Après y'en a plein. Des dizaines, pour ne pas dire des centaines. Ceux que je ne connais pas encore et que je vais découvrir, puis ceux que j'ai vus plusieurs fois, qui m'ont toujours fasciné. Y'a une redécouverte l'année dernière de Duvivier. Il y a des films chez Duvivier extraordinaires. Il y a le « Panique » qui est



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

prodigieux, il y a « La bandera », il y a « Pépé le Moko », c'est des films qui ont un charme infini parce que le propos qui y est tenu est totalement juste et la façon de faire forcément est désuète et donc rend l'ouvrage encore plus touchant. Y'en a plein des films comme ça. A l'Etrange Festival j'avais proposé de passer le « Folie de femmes » de Von Stroheim, en muet, y'a un mec qui a jouer du piano pendant 2 heures. Je regarde le cinéma différemment qu'il y a 20 ou 30 ans, avec moins de cinéphagie et plus de cinéphilie. Je picore dans les plats avec plus d'astuce.

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez prendre ça si vous voulez.

ALBERT DUPONTEL : Hop. « Si on a du génie on ne fait pas du cinéma, on écrit un grand livre », Michel Audiard. Oui c'est la raison... encore que je trouve qu'il y a des génies au cinéma quand même, mais c'est vrai que... moi personnellement je pense que je suis un écrivain raté, c'est pour ça que je me sers de la caméra, outil lourd mais souple, qui permet de faire beaucoup de bruit pour exprimer des idées qu'on n'arrive pas à écrire justement.

JÉRÔME COLIN : Vous avez déjà essayé ?

ALBERT DUPONTEL : Oui j'ai déjà essayé, j'y arrive pas, j'y arrive vraiment pas. Mais c'est pour ça que je suis un fan de Simenon par exemple, j'ai lu tous les Simenon, il y a une collection, l'éditeur c'est Omnibus, y'a tout Simenon, y'a 400 nouvelles, j'ai tout lu, en 6 mois à peu près. J'étais fasciné, je trouve ça extraordinaire. Je n'étais pas le seul hein. Un mec comme Gide était fasciné par la prolixité de Simenon et la simplicité de style. Les émotions que ce mec restitue, des fois des années après avoir vécu un truc, c'est extraordinaire. Je trouve ça magique. Je lis beaucoup. Je lis énormément de bouquins, même des classiques. Mais Audiard était très près d'être un grand écrivain. C'est peut-être pour ça que lui sentait la différence justement avec... C'est comme Morricone qui est très près d'être un grand musicien mais il n'a fait que des musiques de films. Ce qui devait le frustrer. Et Audiard ça doit le frustrer. C'est un fou de « Voyage au bout de la nuit », Audiard. A mon avis c'est une œuvre inadaptable, enfin je ne crois pas, jusqu'à ce que quelqu'un le fasse, mais ça je comprends très bien, en même temps y'a des génies qui ont fait du cinoche quand même, vraiment. Parce que le langage de l'image, la grammaire de la caméra, c'est quand même un outil extraordinaire. Je parlais de Chaplin mais après y'a des grands metteurs en scène, de Coppola à Kurosawa, des fois tout d'un coup ils mettent le doigt sur quelque chose d'extrêmement puissant et ça ils n'auraient pas pu l'écrire. C'est un mélange de sons, d'images, de montage, d'interprétation, c'est infini en fait.

JÉRÔME COLIN : Mais vous plus les films évoluent plus on sent que vous prenez une jubilation absolue à la mise en scène pure.

ALBERT DUPONTEL : J'aime bien ça.

JÉRÔME COLIN : Ça peut être le 1^{er} plan de « 9 mois ferme » ou plein d'autres.

ALBERT DUPONTEL : Le truc si tu veux c'est que ce n'est pas une obligation que je me donne mais j'aime bien ça, j'aime bien l'image. Tous les cinéastes dont je t'ai parlé, qui m'ont influencé, ou en tout cas dont j'ai biberonné, c'est tous des gens qui aiment beaucoup l'image, et c'est pas une obligation parce que trop d'images peut tuer l'histoire, tu vois, tout d'un coup le mec il devient fou, il a une caméra... ça m'est arrivé dans « Le créateur », y'a des plans, j'étais ivre de découvrir cette nouvelle expression, mais je ne pense pas que ça nuise à l'histoire et puis j'ai un vrai plaisir. Le 1^{er} plan de « 9 mois » on s'est dit voilà y'a des avocats qui font une fête, c'est assez basique, et puis on a notre héroïne qui est à l'autre bout du Palais de justice, qui entre parenthèse ça serait bien de le montrer parce qu'il est très joli et spectaculaire, elle, elle ne travaille pas, donc l'idée de faire un plan séquence. Et on démarre avec un traveling au sted qui est assez laborieux à mettre en place, on fait des répétitions et tout, puis après un petit plan avec une caméra sur un drone, puis on finit avec une incrustation du décor, le vrai décor où tourne Sandrine quand elle interprète Ariane Felder. Et ce plan a un sens. A la fois j'y case l'envie de cinéma que j'aime bien, mais il a un vrai sens par rapport au récit. Au bout de 2' globalement tous tes protagonistes sont posés...

JÉRÔME COLIN : Tout est en place.

ALBERT DUPONTEL : Tout est en place, oui.

JÉRÔME COLIN : Où vous avez mis toute votre nervosité, votre anxiété, parce qu'on ne peut pas croire, quand on vous voit dans vos sketches ou votre façon même de parler que vous ne le soyez pas, et nerveux, et très anxieux, où vous avez mis ça ? Pour pouvoir continuer à vivre sans trop vous gêner la vie ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux

ALBERT DUPONTEL : C'est-à-dire tu veux dire est-ce que je vais voir un psy... est-ce que je prends des drogues...

JÉRÔME COLIN : Non ! Non je pense que vous êtes au-delà.

ALBERT DUPONTEL : Irrécupérable. Non mais dans les films, c'est un excellent exutoire le cinéma quand même.

JÉRÔME COLIN : Vraiment ?

ALBERT DUPONTEL : Oui, c'est une thérapie. Le montage du film, on dit toujours que le montage est très cut et tout, ça vient aussi de cette impatience, cette frénésie qu'est la mienne, de vouloir raconter, d'avoir peur d'ennuyer, donc le montage du film fait 1h17 quand même, il est très rapide. Et ça c'est le fruit de 7 mois de montage où forcément ta nature reprend le dessus et j'ai toujours peur d'ennuyer, alors je tourne beaucoup des fois, je coupe des scènes énormément, même des scènes dans lesquelles je suis. Je dis oh ça c'est trop...on s'embête et clac...

JÉRÔME COLIN : Même des scènes dans lesquelles je suis.

ALBERT DUPONTEL : Oui bien sûr, on pourrait croire que le mec est tenté et puis que je mets une paluche en me regardant, pas du tout. Y'a vraiment des fois où je me trouve insupportable. Donc je coupe, je coupe, je rectifie, je fais des retake et tout, donc toute cette frénésie dont tu parles, je préfère frénésie au mot hystérique, je pense que c'est plus juste en ce qui me concerne, ben ça se passe là-dedans. Un plateau de tournage est très intense, j'aime bien ça, ça tourne beaucoup, y'a beaucoup de plans, y'a une tension positive sur le plateau. J'adore les cinéastes contemplatifs qui prennent leur temps sur le plateau et qui font 1 plan ou 2 par jour, c'est le propre des grands cinéastes naturalistes. Pialat par exemple prenait beaucoup son temps et laissait l'humeur gagner le plateau. Ça ce n'est pas du tout quelque chose que je suis capable de faire.

JÉRÔME COLIN : Vous trouvez ça beau la RTBF ? Soyez honnête.

ALBERT DUPONTEL : Magnifique. Je crois bien même que je vais l'acheter. Ce n'est pas à vendre, je suis au regret de vous dire que je ne vais pas acheter la RTBF.

JÉRÔME COLIN : Merci beaucoup.

ALBERT DUPONTEL : Super, merci bien.

JÉRÔME COLIN : C'était très gentil.

ALBERT DUPONTEL : Merci beaucoup.

JÉRÔME COLIN : Au revoir.

ALBERT DUPONTEL : Je vous rends votre micro avant de prendre la fuite quand même.

JÉRÔME COLIN : Une fois de plus.

ALBERT DUPONTEL : Une fois de plus. Ce n'est pas faux. Fuir, fuir...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Albert Dupontel sur la Deux